# Prédication du 6 juin\_Journée Eglise Verte

Le texte proposé à notre méditation est tiré de l’Evangile de Luc, chapitre 13, versets 1 à 9 :

« *Jésus leur dit* : "**Ces dix-huit personnes** sur lesquelles est tombée la tour à Siloé, et qu’elle a tuées, **pensez-vous qu’elles étaient plus coupables** que tous les autres habitants de Jérusalem ? 5 **Non**, je vous le dis, mais **si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière**." 6 *Et il dit cette parabole* : "Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint y chercher du fruit et n’en trouva pas. 7 Il dit alors au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et je n’en trouve pas. Coupe-le. Pourquoi faut-il encore qu’il épuise la terre ? 8 Mais l’autre lui répond : **Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche tout autour et que je mette du fumier.** 9 Peut-être donnera-t-il du fruit à l’avenir. Sinon, tu le couperas ».

Chers frères et sœurs,

Hier, nous avons vécu une chouette journée consacrée à l’écologie. Une partie de vous y était. Nous avons pu entendre Martin Kopp sur l’Eglise et l’écologie. Une conférence passionnante. Et le débat qui a suivi fut riche tout comme le furent les échanges que nous avons eu pendant le goûter. Des idées ont pu éclore et des projets naître. Je vous en reparlerai. Le spectacle qui est venu ponctuer cette journée est encore dans nos têtes, tant les alexandrins que les notes du violoncelle. Les unes et les autres résonnent…

Dans la suite de cette journée, j’aimerai consacrer cette prédication à la réflexion écologique. Je n’ai donc pas pris le texte du jour mais ce passage de Luc. Il nous permettra de pointer de possibles particularités dans le discours de l’Eglise sur l’écologie, de creuser notre distance avec les discours que nous entendons partout, pour pouvoir mieux agir avec tous.

Trois choses me semblent importantes. Trois éléments creusent le sillon d’une voix-voie particulière.

**1) Le refus de la « blanche-colombe »**

**D’abord, le refus de la « blanche-colombe »**. Les personnes qui viennent à Jésus ne sont pas dénués d’arrière-pensées. D’après eux, si la tour de Siloé a écrasé dix-huit personnes, ce n’est pas « par hasard ». Elles l’ont bien cherché, ou mérité. Comme ces discours consistant à culpabiliser les victimes de viol ou d’agressions sexuelles, en disant : « *elles n’avaient qu’à pas s’habiller comme-ci ou comme-ça* » ; « *si elles cherchent, forcément, elles trouvent* »… Les « gens » qui viennent à Jésus, dans l’anonymat le plus complet, entendent se distinguer du peuple. Mais Jésus voit clair dans leur jeu : « *Ces dix-huit personnes (…) pensez-vous qu’elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ?* ». Eh bien, non. **Il n’y a pas de « plus » et de « moins » coupables**. Il n’y a que des hommes et des femmes vivant devant Dieu, et de sa Grâce. Il n’y a que des pécheurs. **C’est notre première différence à faire entendre.** Il n’y a pas d’homme non-pécheur. Il n’y a personne de pur, pas plus les Pharisiens d’hier avec leur morale des plus rigoristes, que les végans ou les collapsologues d’aujourd’hui. Tous, nous sommes pécheurs. Individuellement et collectivement. Nous participons tous à la destruction de la Création. Tous nous l’abîmons. Mais, cette conviction, ne nous conduit pas à l’abattement et encore moins au renoncement. Car, nous savons que notre force est en Dieu. C’est Lui qui, en Christ, peut nous donner de poser les signes de ce Royaume, signant le salut, non pas seulement de l’humanité, mais bel et bien de la Création toute entière.

**2) Le refus du « à bout de bras »**

C’est là le second point intéressant de ce texte : **le refus de porter « à bout de bras » la Création.** Le texte que nous avons lu est un vibrant appel à la conversion : « ***si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière***». Croire, ce n’est pas tomber dans un obscurantisme mortifère comme veulent nous le laisser penser certains. Croire, au contraire, c’est se tourner vers la vie, vers le Vivant. C’est construire avec lui notre vie. C’est accepter nos faiblesses, et croire en sa Force. **C’est notre seconde différence à faire entendre**. Il n’est pas possible à l’homme de « tenir à bout de bras » la Création. Il ne lui est pas possible de « sauver » la Création, comme on pourrait le penser en regardant les programmes politiques très détaillés qui émergent ces temps-ci, à l’occasion des échéances nationales. Ce n’est pas une raison pour ne rien faire et surtout pour sacrifier notre responsabilité, individuelle et collective, j’y reviendrai. Mais ces actions, si nous les pensons seulement à partir de nous, à partir de nos forces, de notre créativité, de notre volonté de puissance, de domination et notre soif de profit ; ces actions ne nous éviteront pas de nous enfermer, à nouveau, dans des impasses mortifères : « *nous périrons tous de la même manière* ». **L’issue, la vie est du côté de la conversion**. Non seulement de la conversion écologique, autrement dit du changement de ses pratiques, de ses comportements. Mais dans la conversion radicale : le fait de n’être plus centré sur soi mais sur cet Autre qu’est Dieu et sur les autres qui nous entourent. De ne plus entendre seulement le battement de cœur de nos propres intérêts mais d’entendre la volonté de Dieu pour nous et pour le monde. C’est de cet ouverture, de cette respiration « essen-ciel », que peut venir des solutions nouvelles, des coopérations fructueuses.

**3) Le refus tant du catastrophisme que du désespoir**

**Le dernier point creusant notre différence est le refus dans cet engagement pour le respect de la Création tant du catastrophisme que du désespoir**. Ce que souligne bien notre texte : « ***Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche tout autour et que je mette du fumier.******Peut-être donnera-t-il du fruit à l’avenir***… *Sinon, tu le couperas* ». Parce que nous savons que nous ne sommes pas seuls, que nous œuvrons avec cet Autre qu’est Dieu, nous sommes confiants et plein d’espérance. Une espérance que rien ne pourra venir rompre. Une espérance qui puise sa force dans la Force de Dieu et dans les mystères encore insondables de la Création. Un océanographe me racontait un jour que des dizaines de ses collègues étaient persuadés que, suite à la pollution des océans, au tourisme de masse, à la surpêche, les coraux abîmés, défigurés, dans certains coins paradisiaques du monde, seraient à jamais perdus. Les générations à venir ne pourraient contempler que le désastre de coraux morts, sans vie. Et ces océanographes furent surpris. En bien, comme disent les Suisses. Ils ne s’y attendaient pas mais suite à une protection de ces zones, les coraux ont repris vie. Preuve qu’on néglige souvent la force insoupçonnée de la Création. **Oui, refuser tant le catastrophisme ambiant que le désespoir peut être une voie portée par les Églises.** Cela ne doit pas être un prétexte ou une excuse pour ne rien faire. Le texte souligne d’ailleurs notre responsabilité : « ***je vais bêcher tout autour et mettre du fumier*** ». Notre responsabilité est de servir la terre, de la cultiver, de la défricher, de la préserver, d’en prendre soin, certainement pas de l’exploiter dans le sens d’un accaparement sauvage et infini, comme cela a pu être compris au 19e et 20e siècles, en s’appuyant sur une mauvaise compréhension des textes de la Genèse. Le rapport de l’humain à la Création est le même que celui qu’il a avec les autres. Il est appelé à « prendre soin ». Dans une obligation de moyen, d’engagements, mais pas de résultats. Notre responsabilité est, du coup, exigeante mais pas écrasante. Exigeante car nous sommes appelés à tenir une place particulière dans cette Création. C’est notre vocation ! Et c’est une particularité de l’Église que de l’affirmer face à tous ceux qui veulent mettre sur le même plan humains, animaux et végétaux. Mais cette responsabilité, cette vocation n’est pas écrasante car nous ne sommes pas les possesseurs et les maîtres de la Création. Nous sommes des voyageurs et des étrangers sur cette terre, qui ne nous appartient pas mais qu’il nous appartient de rendre habitable pour tous et toutes. Une terre œcuménique, en somme, au sens étymologique du terme ! Le refus de l’accélération, la modération dans la consommation et bien d’autres choses peuvent être des pistes pour rendre ce monde habitable pour tous et toutes.

Allez et laissons Dieu nous inspirer les voix-voies d’une terre œcuménique. Amen.